



Le bégaiement et ses impacts sociaux : un sentiment d'insécurité linguistique

CAMILLE DÉSILETS

Université du Québec à Montréal
desilets.camille@courrier.uqam.ca

— RÉSUMÉ

Alors que la communication est au centre des relations sociales, les personnes qui dévient des standards communicationnels peuvent être affectées négativement. Cela inclut les personnes ayant un trouble de la communication, tel le bégaiement. Grâce à un survol des différents impacts sociaux susceptibles d'être vécus par les personnes bègues déjà répertoriés dans la littérature en psychologie, en orthophonie et en sociolinguistique, des hypothèses peuvent être proposées. Tout d'abord, il en ressort que les personnes bègues sont plus susceptibles d'être stigmatisées puisqu'elles sont difficilement capables de satisfaire aux normes de la parole fluente. Ensuite, la littérature suggère qu'une socialisation langagière négative des enfants bègues dès leur plus jeune âge peut avoir des impacts à long terme. Finalement, il est montré que l'identité sociale des personnes bègues peut difficilement être construite de façon positive. Faire ressortir des aspects sociaux liés au bégaiement permet également de constater que des impacts similaires font partie de la vie des personnes souffrant d'insécurité linguistique, notamment des locuteurs et des locutrices appartenant à des minorités linguistiques. Ainsi, serait-il possible de penser qu'un sentiment d'insécurité linguistique est également présent chez les personnes bègues?

MOTS-CLÉS

bégaiement, normes, socialisation langagière, identité sociale, insécurité linguistique

— ABSTRACT

While communication is a central aspect of social relationships, people who deviate from communication standards can be adversely affected. This includes people with a communication disorder, such as stuttering. With a review of the different social impacts likely to be experienced by stutterers already listed in the literature in psychology, speech-language pathology, and sociolinguistics, hypotheses can be proposed. First of all, it appears that stutterers are more likely to be stigmatized because they have difficulty meeting the norms of fluent speech. Secondly, the literature suggests that a negative socialization of stuttering children could have long-term impacts on them. Finally, it is shown that it may be difficult for a person who stutters to develop a positive social identity. Highlighting the social aspects of stuttering also shows that these social impacts are part of the lives of people who suffer from linguistic insecurity, such as some speakers of linguistic minorities. Thus, would it be possible that people who stutter also suffer from linguistic insecurity?

KEYWORDS

stuttering, norms, speech socialization, social identity, linguistic insecurity

1. Introduction

Comme la communication est au centre des relations sociales, les personnes qui dévient des standards communicationnels peuvent voir leurs interactions altérées. En effet, comme le propose Schieffelin à propos du besoin d'interagir :

Même si elles peuvent nous sembler redondantes et banales, les interactions face à face ont de profondes répercussions sur le comportement social puisqu'elles sont à la base même du quotidien. (Schieffelin 2007 : 20)

De ce fait, toute personne ayant une communication différente de celle de la majorité de la société est susceptible de subir des répercussions au niveau social.

En contexte canadien, des recherches ont montré que chez les francophones, le français standard est survalorisé. En effet, les locutrices et locuteurs francophones sont facilement enclins à se questionner au sujet de leurs usages linguistiques puisqu'ils ne correspondent pas au français standard (voir Boudreau 1998; 2005; 2014; Lozon 2002). Cette hyperconscience du standard, lorsqu'elle est accompagnée d'insécurité linguistique, peut entraîner certaines personnes de groupes canadiens francophones minoritaires à subir des conséquences sociales négatives, notamment de la discrimination, une socialisation langagière néfaste ou un développement identitaire difficile (voir Blanchet 2017; Boudreau 2014; 2016; Brault 1969; Cadieux 2009; Fortin-Gauthier 2015; Perrot 2006). L'insécurité linguistique est un malaise ressenti à la suite de la prise de conscience d'un écart au standard linguistique valorisé qui se caractérise notamment par un sentiment de honte et par une quête de légitimité (Boudreau 2014; Francard 1997). De ce fait, il est possible de s'imaginer que toute personne qui s'éloigne du standard linguistique peut développer ce sentiment envers sa façon de parler. Ainsi, il serait fort intéressant de se pencher sur la question du bégaiement, qui implique un autre type de déviation, à savoir une production non fluente qui s'éloigne de la parole fluente, en créant un parallèle avec les personnes souffrant d'insécurité linguistique.

Le bégaiement est un trouble de la communication perturbant la fluidité normale de la parole (American Psychiatric Association 2013 : 45). Ce trouble, avec une composante audible importante, touche la production du langage

et provoque notamment des répétitions et des allongements phonétiques involontaires ou encore des interruptions dans le débit régulier de la parole (voir American Psychiatric Association 2013 : 45-46; Gordon 2002 : 278). Selon les derniers recensements, il s'agit de près de 1 % de la population qui voit sa communication entravée en raison des manifestations du bégaiement (Yairi et Ambrose 2013 : 14), alors que la prévalence atteint environ 4 % chez les enfants d'âge scolaire (Gordon 2002 : 278). Le trouble de la communication avec lequel vivent les personnes bègues entrave la communication dite « normale ». De ce fait, serait-il possible de penser que la différence au niveau de la fluence verbale des personnes bègues, c'est-à-dire la cause des entraves communicationnelles, pourrait occasionner des impacts sociaux similaires à ceux que vivent les personnes souffrant d'insécurité linguistique ?

Le présent article a pour objectif de faire ressortir les différents impacts sociaux susceptibles d'être vécus par les personnes bègues qui sont déjà répertoriés dans la littérature en psychologie, orthophonie et en sociolinguistique. Une comparaison avec les impacts sociaux vécus par les personnes qui souffrent d'insécurité linguistique sera ensuite établie et amènera une nouvelle réflexion sur le bégaiement. Le rôle des pratiques et des idéologies langagières dans la construction de la différence identitaire sera au centre des interrogations de l'article. En effet, c'est sous un angle emprunté à la sociolinguistique critique que la réflexion sera approfondie (voir Heller 2002). Il sera ensuite possible de se questionner sur la façon dont les caractéristiques linguistiques du bégaiement influencent socialement les individus qui vivent avec ce trouble de la communication. Les concepts de normes et de représentations langagières, de socialisation langagière et d'identité seront mis en avant à travers les différents points soulevés concernant les impacts sociaux du bégaiement.

2. Normes

Une norme est une règle établie par la société qui détermine ce qui est approprié ou non dans une situation (Grusec et Lytton 1986 cité dans Vallerand 2006 : 425). Les individus respectant les normes d'un groupe y sont acceptés alors que ceux qui s'y opposent dérangent et risquent de faire face à des préjugés et des stéréotypes, voire même à de la discrimination (voir Alain 2006; Blanchet 2017; Bourhis et Gagnon 2006). Du point de vue linguistique, Moreau (1997 : 217-223) distingue cinq types de normes : les normes de fonctionnement, descriptives, prescriptives, subjectives et fantasmées. Les normes de fonctionnement sont les habitudes linguistiques

partagées et implicitement connues par un groupe de locuteurs et locutrices de cette langue. Même si elles ne sont pas imposées par la langue, les normes de fonctionnement exercent une pression sociale sur les locutrices et locuteurs qui les oblige d'une certaine façon à s'y conformer. Les normes descriptives sont utilisées afin de rendre les règles de fonctionnement explicites et les normes prescriptives servent à hiérarchiser selon leur importance les normes de fonctionnement. Les normes subjectives et les normes fantasmées sont quant à elles du domaine des attitudes sur la langue. Les normes subjectives « consistent à attacher des valeurs esthétiques, affectives ou morales aux formes [linguistiques] » (Moreau 1997 : 222). Finalement, les normes fantasmées représentent une conception idéale des normes (de fonctionnement, descriptives, prescriptives ou subjectives) qui n'est que rarement atteinte.

2.1 Préjugés et stéréotypes ou représentations linguistiques

Les personnes bègues ont un discours qui peut être considéré comme étant déviant puisqu'il ne correspond pas au standard de fluidité verbale (Petrunik et Shearing 1983). En effet, la parole bégayée dévie des normes subjectives concernant la fluidité de la parole et, comme Moreau (1997 : 222) le mentionne, les normes subjectives explicites « sont souvent le domaine de prédilection de diverses stéréotypies ». L'apparition de préjugés et de stéréotypes occasionnés par la déviance des personnes bègues du standard langagier a été mise de l'avant par Craig, Tran, *et al.* (2003 : 236-237). D'ailleurs, plusieurs études (voir Allard et Williams 2008; Betz, Blood, *et al.* 2008; Cooper et Cooper 1996; Doody, Kalinowski, *et al.* 1993; Hulit et Wirtz 1994; MacKinnon, Hall, *et al.* 2007) ont indiqué que les personnes bègues étaient généralement perçues par les personnes non bègues comme plus réservées, nerveuses, sensibles, hésitantes, introverties ou comme ayant une plus faible estime d'elles-mêmes. Ces perceptions négatives correspondent aux représentations linguistiques définies par Boudreau (2009 : 441) « comme les images, les opinions, les préjugés qui circulent sur les langues et qui sont partagés, inégalement, par un ensemble de locuteurs [et de locutrices] dans une communauté donnée ».

2.2 La distance sociale : la cause et le résultat

Les représentations linguistiques négatives véhiculées au sujet des personnes bègues peuvent à la fois causer et être le résultat d'une distance sociale entre les personnes non bègues et les personnes bègues. En effet, deux types de distance sociale peuvent exister lorsqu'il est question de déviance :

la distance sociale relationnelle, c'est-à-dire une absence d'intimité avec un autre individu, et la distance sociale discriminatoire, c'est-à-dire un éloignement volontaire d'un individu par rapport à une autre personne considérée déviante (voir Corrigan, Edwards, *et al.* 2001; Craig, Tran, *et al.* 2003; Klassen 2002; MacKinnon, Hall, *et al.* 2007; White et Collins 1984).

Tout d'abord, le fait d'avoir peu de contacts sociaux avec une personne qui bégaie influence négativement les perceptions entretenues envers les personnes bègues en général (Klassen 2002). Cette hypothèse a été vérifiée auprès des proches de personnes bègues en comparaison avec des résultats déjà établis concernant la population générale (voir Doody, Kalinowski, *et al.* 1993; Kalinowski, Lerman, *et al.* 1987). Il a été montré que les proches des personnes bègues ont une attitude plus positive envers celles-ci que les personnes ne connaissant pas personnellement d'individus qui bégaient (Klassen 2002 : 91). De plus, la vision des personnes bègues entretenue par leurs proches est plus similaire à l'autoperception des personnes bègues que ne l'est la vision qu'à la population générale des personnes bègues (Klassen 2002). Ces résultats montrent cependant que bien que les perceptions soient moins négatives chez les personnes ayant un plus haut niveau d'intimité avec des personnes bègues, les idées préconçues influencent tout de même les perceptions à leur sujet. En effet, les proches perçoivent en général la personne bègue tout de même plus négativement que celle-ci ne se perçoit elle-même (Klassen 2002 : 92-93).

Ces résultats convergent avec des conclusions de l'étude de Craig, Tran, *et al.* (2003) proposant que l'ignorance est en cause lors du maintien des stéréotypes envers les personnes bègues. D'autres études (voir MacKinnon, Hall, *et al.* 2007; White et Collins 1984) abondent également en ce sens en abordant la présence de préjugés envers les personnes bègues. Elles expliquent que les personnes non bègues utilisent des expériences personnelles de disfluidités en moment de stress comme référence pour décrire de façon erronée les personnes bègues. Cependant, les situations de stress menant à des expériences de disfluidités vécues par une personne non bègue ne correspondent pas à la réalité des personnes bègues. Ainsi, ces raccourcis alimentent des préjugés circulant à propos des individus qui bégaient dans la société, comme le fait que ceux-ci soient plutôt nerveux ou hésitants (voir MacKinnon, Hall, *et al.* 2007; White et Collins 1984). En d'autres mots, ces différents résultats indiquent qu'une distance sociale relationnelle entre un individu et une personne bègue pourrait entraîner une intériorisation, par l'individu non bègue, des représentations linguistiques négatives sur les personnes bègues véhiculées dans la société.

Par la suite, les résultats de l'étude de Corrigan, Edwards, *et al.* (2001) montrent que le fait d'avoir des préjugés envers un groupe de personnes marginalisées peut engendrer des comportements discriminatoires, comme le fait de créer une distance sociale avec celles-ci. Comme des perceptions négatives existent envers les personnes bègues, celles-ci se retrouvent à risque d'être discriminées, soit de voir une distance sociale s'établir entre elles et les personnes non bègues (voir Allard et Willams 2008; Betz, Blood, *et al.* 2008; Bourguignon et Demoulin 2011; Cooper et Cooper 1996; Doody, Kalinowski, *et al.* 1993; Hulit et Wirtz 1994; MacKinnon, Hall, *et al.* 2007).

Certaines études ont montré que les personnes bègues sont conscientes de leur différence concernant la fluidité de leur parole (voir Klassen 2002; Petrunik et Shearing 1983; Von Tiling et Von Gudenberg 2012). Von Tiling et Von Gudenberg (2012) mentionnent que celles-ci sont également conscientes des préjugés et stéréotypes circulant à leur sujet et conscientes qu'elles sont susceptibles de se faire rejeter. Cette prise de conscience d'une distance sociale discriminatoire est néfaste pour l'intégration sociale des personnes bègues. En effet, la conscience de la distance sociale amplifie les comportements les plus stéréotypés du bégaiement, qui amplifient à leur tour les stéréotypes et augmentent par ce fait même la distance sociale vécue par les personnes bègues (Von Tiling et Von Gudenberg 2012 : 216).

En somme, la distance sociale relationnelle séparant deux individus augmente les risques que des stéréotypes et des préjugés apparaissent (voir Craig, Tran, *et al.* 2003; Klassen 2002; MacKinnon, Hall, *et al.* 2007; White et Collins 1984). De plus, une distance sociale discriminatoire se crée, ou s'amplifie si elle est déjà présente, lors d'un non-respect des normes subjectives de la société (voir Corrigan, Edwards, *et al.* 2001). Finalement, puisque la personne bègue est consciente de cette distance sociale, elle amplifie certains comportements stéréotypés et par le fait même, la distance sociale et les préjugés à son égard. Cette distance sociale peut être vue comme l'un des obstacles à l'intégration sociale des personnes bègues.

3. Socialisation langagière

La distance sociale discriminatoire mentionnée précédemment est un exemple de réaction qui peut découler du fait d'entretenir des représentations langagières négatives. En effet, des réactions négatives devant certaines pratiques langagières des personnes bègues sont présentes dès leur plus jeune âge (voir Simon 2013; Tupula Kabola 2018). Celles-ci ont d'ailleurs un impact

sur leur vie sociale. En d'autres mots, la socialisation langagière des enfants peut être affectée par leur bégaiement :

La socialisation langagière est le processus par lequel les enfants [...] sont socialisés par la langue. Un des objectifs de cette socialisation est d'apprendre à l'enfant comment utiliser la langue pour produire des énoncés qui aient un sens, de façon à la fois efficace et acceptable pour la communauté. Ce processus débute dès la naissance puisque la manière dont on s'adresse ou pas à l'enfant est régie et organisée par la culture dans laquelle on s'insère. (Schieffelin 2007 : 17)

La socialisation langagière est donc le processus par lequel les enfants apprennent et intègrent à leur façon de vivre des représentations sur leur langage. La socialisation, qu'elle soit langagière ou non, participe en grande partie à la construction du soi d'un individu, et ce, par l'influence des proches, soit les agents de socialisation, ou encore d'expériences vécues (voir Rocher 1992). De ce fait, des réactions négatives quant aux pratiques langagières non conformes aux standards influencent négativement la construction du soi chez l'individu qui bégaié. L'entourage a donc une grande importance sur la construction de soi des enfants qui bégaient.

3.1 Les réactions des proches

Dès les premières manifestations de leur bégaiement, les enfants sont sensibles aux réactions des autres devant leurs tentatives de prises de parole (Simon 2013). Les agents de socialisation des enfants qui bégaient — entre autres leurs parents, leurs enseignants et enseignantes ou leurs pairs — pourraient alors accentuer, par leurs réactions négatives, l'intériorisation de leur trouble. En effet, les expériences sociales négatives vécues par les enfants bégues les amènent à vivre couramment des émotions négatives. De plus, elles les incitent souvent à préférer ne pas parler plutôt que de bégayer, ce qui influence négativement le trouble et amplifie les disfluidités (voir Tupula Kabola 2018).

La construction du soi des enfants commence principalement à se faire par le reflet de leur personne que leur renvoient leurs parents, agents de socialisation primaire. Comme les enfants sont sensibles aux réactions de leurs parents, il est primordial pour ceux-ci de mettre l'accent sur leurs réussites langagières plutôt que de leur demander de faire des efforts d'articulation, de leur donner des conseils inutiles ou encore de les punir à la suite d'une

parole bégayée (voir Simon 2013; Tupula Kabola 2018). Ce type de signaux négatifs ne risque que d'augmenter la parole bégayée et d'ainsi engendrer une construction néfaste du soi par une socialisation langagière négative. Cela peut même amener les enfants bègues à développer graduellement de l'anxiété sociale (voir Kraaimaat, Vanryckeghem, *et al.* 2002; Messenger, Packman, *et al.* 2015).

C'est à l'âge scolaire, vers 6 ans, que le bégaiement devient plus difficile pour les enfants. À cet âge, les enfants prennent davantage conscience de leur trouble de la communication à cause de ses manifestations plus saillantes, qui tendent par ailleurs à amplifier les réactions émotives associées (Tapula Kabola 2018: 115).

C'est aussi à cet âge que les enfants fréquentent quotidiennement l'école, milieu qui peut être difficile pour ceux et celles qui bégaiement. En effet, les enfants doivent souvent prendre la parole, ce qui est synonyme pour plusieurs personnes bègues de situation stressante et désagréable (Tapula Kabola 2018: 70). Dès lors, l'implication des enseignantes et des enseignants devient importante dans la socialisation langagière des enfants. Des jeunes affirment parfois que l'anticipation de leur bégaiement diminue leur participation en classe, qu'ils ou elles hésitent à lever la main en classe, préférant rester en silence plutôt que de parler devant leurs camarades (Jackson, Yaruss, *et al.* 2015). Chaque enseignante et enseignant se doit d'être attentif envers les comportements d'évitement afin de ne pas les laisser prendre le dessus sur l'élève qui bégaiement et qui risque la stigmatisation. Leurs réactions sont effectivement importantes autant pour la socialisation langagière des enfants bègues que pour l'attitude des autres élèves (voir Simon 2013).

Également considérés comme agents de socialisation, les camarades de classe ont un impact tout au long du parcours scolaire des jeunes bègues. Selon Tupula Kabola (2018), qui mentionne que la socialisation des enfants bègues est affectée par leur bégaiement, les jeunes qui bégaiement depuis plusieurs années peuvent avoir de la difficulté à développer des amitiés à force de vivre des moqueries à cause de leur difficulté à parler de manière fluide. Il a d'ailleurs été montré que les enfants avaient une préférence, lors de la sélection de leurs pairs, pour ceux ayant une communication non déviante (voir Gertner, Rice, *et al.* 1994). Ainsi, les enfants choisissent moins leurs camarades qui bégaiement (qui ont une communication déviante) comme partenaires de jeu. Considérant que l'influence et l'importance des pairs s'accroissent à l'adolescence (voir Coleman 2011; Erikson 1972), sentir que

ses pairs sont distants peut avoir un impact immense dans la vie d'un ou une jeune bégue. Si l'adolescent ou l'adolescente, à cause de son bégaiement, en vient à être la risée de son entourage, qui a une grande importance dans sa vie, il ou elle risque de se construire une image de soi négative, d'assimiler que sa façon de parler l'éloigne d'autrui, de tendre à s'isoler et ainsi de se priver de relations sociales (voir Langevin, Packman, *et al.* 2009 ; Simon 2013).

Il y a donc urgence d'intervenir tôt dans le développement social des jeunes qui bégaiement. Des traitements en orthophonie commencés en âge préscolaire, lors desquels sont travaillés l'acceptation du trouble, la sensibilisation de l'entourage et le contrôle du bégaiement, peuvent faire en sorte qu'un ou une jeune ne présente plus de manifestation de bégaiement plus tard (voir Trajkovski, *et al.* 2009; Tubula Kabola 2018). En contrepartie, il peut devenir difficile « de traiter le bégaiement à partir de l'adolescence en raison des émotions négatives souvent associées à ce trouble » (Tapula Kabola 2018 : 97). En d'autres mots, commencer très tôt un traitement peut permettre d'éviter une socialisation langagière négative et la construction d'une image de soi reflétant une incapacité à entrer en interaction. « Le fait de savoir participer aux activités langagières permet aux enfants de créer de nouvelles façons d'appréhender le monde » (Schieffelin 2007 : 19). Une socialisation langagière positive peut donc permettre aux enfants, malgré certaines difficultés, d'appréhender le monde en y participant activement et non seulement en l'observant sans pouvoir y prendre part.

4. Identité sociale

L'image de soi créée par la socialisation langagière peut référer à l'identité sociale. Cette dernière désigne la partie du concept de soi d'un individu qui provient de son appartenance à un groupe (ou à des groupes) et de l'importance émotionnelle qu'il accorde à celle-ci (Tajfel 1974 : 69). Cette importance émotionnelle s'établit selon un processus pouvant être séparé en trois grandes étapes : la catégorisation, l'identification et la comparaison (voir Tajfel et Turner 1986). La catégorisation sociale est un processus cognitif s'opérant dès qu'il y a présence de groupes d'individus pouvant être séparés en catégories distinctes (voir Tajfel et Billic 1974; Turner 1984). Cette catégorisation permet alors à l'individu de distinguer ceux étant similaires à sa personne, l'endogroupe, de ceux qui en sont différents, l'exogroupe (voir Miller, Manner, *et al.* 2010; Turner 1984). La catégorisation amène ensuite l'individu à s'identifier à certains groupes, à différents degrés, ce qui détermine ses comportements futurs envers chacun des groupes (voir Tajfel et Turner 1986; Turner 1984).

Ce sont finalement les comparaisons intergroupes qui révèlent une identité sociale positive ou négative. L'identité sociale en ressort de façon positive lors de comparaisons intergroupes réalisées selon des dimensions positives pour l'endogroupe (Turner 1984). Cependant, des comparaisons intergroupes se révélant négatives peuvent mener à une dévalorisation ou un mépris de l'endogroupe, soit à une identité sociale négative (Bourhis et Gagnon 2006). Puisque le fait de se définir de façon positive est un besoin, un individu ayant une identité sociale satisfaisante en retire un désir de maintien de l'identité positive de l'endogroupe. À l'inverse, une identité sociale insatisfaisante amène l'individu à vouloir se sortir de cette insatisfaction en ayant recours à des stratégies visant à finalement atteindre une identité sociale positive (voir Turner 1984; Tajfel et Turner 1986).

4.1 Identité bègue : insatisfaction et stratégies

Puisque le fait d'être hors-norme entraîne une différence et que le simple terme « différence » suggère une connotation dévalorisante, il est concevable de penser qu'un individu qui bégaié se sente insatisfait du groupe auquel il appartient, soit celui des personnes bègues. Daniels et Gabel (2004) ont donc examiné la possibilité que la construction identitaire soit difficile pour une personne bègue. Un des premiers constats indique qu'un individu bègue se retrouve en conflit avec lui-même à partir du moment où il doit s'identifier comme tel plutôt qu'avec une parole fluente. Cela peut l'amener à changer ses perceptions de lui-même et de ses interlocuteurs en raison de la pression découlant de cette nouvelle identification (Daniels et Gabel 2004). En d'autres mots, les résultats de Daniels et Gabel invitent à croire que les personnes bègues se voient appartenir à un groupe auquel elles ne voudraient pas appartenir. Leur degré d'identification à leur endogroupe, selon la théorie de l'identité sociale (voir Tajfel et Turner 1986), serait alors faible, les incitant ainsi à user de stratégies afin d'acquérir une identité sociale qui serait positive. Les échecs interactionnels des personnes bègues sont également un enjeu lors de la construction identitaire, ceux-ci altérant leur confort à interagir avec autrui (Daniels et Gabel 2004). Les expériences communicationnelles négatives leur renverraient alors des résultats négatifs de leurs comparaisons sociales, entraînant une dévalorisation de leur groupe d'appartenance.

Un rapport négatif et conflictuel avec l'identification à l'endogroupe, comme celui décrit par Daniels et Gabel (2004) pour les personnes qui

bégaient depuis longtemps, incite les individus à avoir recours à des stratégies afin de leur permettre de se construire une identité sociale positive (Tajfel et Turner 1986). Les stratégies d'évitement souvent développées dans l'anticipation des bégaiements pourraient être considérées comme des comportements reliés au favoritisme envers l'exogroupe. En effet, pratiquement tous les adultes qui bégaient anticipent leurs bégaiements et la majorité d'entre eux ont effectivement développé des stratégies afin de les camoufler, leur permettant ainsi d'être catégorisés par autrui comme des personnes ayant une fluidité normale (Jackson, Yaruss, *et al.* 2015 : 13). Les stratégies peuvent aller du remplacement de mots afin d'éviter de bégayer à l'évitement total de situations où l'anticipation serait trop forte (Jackson, Yaruss, *et al.* 2015 : 7-8). Il est cependant impossible d'affirmer que ces comportements d'évitement engendrent un sentiment positif chez les personnes qui bégaient. En effet, certaines personnes voient leur inconfort social s'amplifier encore plus lorsqu'elles évitent des mots ou des situations afin de ne pas bégayer que lorsqu'elles bégaient (Jackson, Yaruss, *et al.* 2015 : 11).

La théorie de l'identité sociale (voir Tajfel et Turner 1986) et les résultats des études mentionnées précédemment (voir Daniels et Gabel 2004; Jackson, Yaruss, *et al.* 2015) portent à croire que certaines personnes bègues seraient aux prises avec un malaise identitaire provoqué par leur incapacité à avoir un sentiment positif envers leur endogroupe. Bien que, pour certaines personnes bègues, il soit difficile de développer une identité sociale positive (voir Daniels et Gabel 2004), ce n'est pas le cas pour l'ensemble des adultes qui bégaient. Des stratégies (des thérapies ou traitements orthophoniques) peuvent être utilisées pour que les personnes bègues en viennent jusqu'à être fières de bégayer (voir Tichenor et Yaruss 2019; Tubula Kabola 2018).

Cependant, même si ce ne sont pas tous les individus bègues qui sont pris dans ce cercle vicieux (voir Tubula Kabola 2018), il est possible qu'une identité sociale négative soit développée chez les adultes bègues lorsque la prise en charge de leur trouble a été inadéquate au courant de leur vie. Cette identité sociale négative est une autre difficulté qui peut les empêcher de facilement s'intégrer socialement.

5. L'insécurité linguistique

Comme il a été proposé au fil de cet article, la vie sociale d'un individu bègue peut être contrainte en raison d'impacts liés à son intégration. Ces impacts semblent, comme il a été proposé en hypothèse, être similaires à

ceux vécus par une personne souffrant d'insécurité linguistique. L'insécurité linguistique a principalement été étudiée chez les locuteurs et les locutrices en situation de minorité linguistique. Ainsi, le parallèle sera établi entre ce qui a été expliqué précédemment concernant les personnes bègues et les conséquences sociales qui peuvent parfois être observées chez les locutrices et les locuteurs de communautés linguistiques minoritaires.

Tout d'abord, tout comme une personne bègue, une locutrice ou un locuteur en situation minoritaire qui ressent de l'insécurité linguistique peut sentir une distance sociale discriminatoire se créer avec les autres. La discrimination faite sur la base d'une dépréciation linguistique est appelée la glottophobie. Ce concept réfère au jugement formulé à propos d'une personne ayant une façon de parler ou une variété de langue ne correspondant pas aux normes linguistiques socialement valorisées (Blanchet 2017). Cette discrimination est souvent causée par les représentations linguistiques négatives qui sont véhiculées dans la société dans laquelle se trouve le locuteur ou la locutrice d'une variété linguistique minoritaire (Blanchet 2017; Perrot 2006).

Ensuite, comme il a été suggéré précédemment, une personne bègue peut avoir une socialisation langagière difficile à cause des nombreuses embûches à la fluidité de sa parole, qui peuvent occasionner entre autres des remarques négatives provenant de sa famille et de ses pairs. De façon similaire, une personne souffrant d'insécurité linguistique peut vivre différentes situations la plaçant devant le fait que sa façon de parler n'est pas appropriée, ce qui peut aussi amener une socialisation langagière difficile. À titre d'exemple, le *chiac* est défini par Boudreau (2014:176) comme « [une] variété mixte de français particulièrement stigmatisée, tant par une bonne partie des Acadiennes et des Acadiens que par les gens de l'extérieur ». En effet, dans le documentaire *L'Éloge du chiac* (Brault 1969), des enfants *chiacs* mentionnent voir leurs parents vivre difficilement avec leur langue, ceux-ci rejetant souvent le standard sans être totalement fiers de leur variété. Par ailleurs, des locutrices et locuteurs du *chiac* et du franco-ontarien (également en contexte linguistique minoritaire) rapportent lors d'entrevues avoir l'impression d'être socialement diminués ou jugés, voire se percevoir comme moins intelligents qu'autrui, lorsque des pairs locuteurs d'une variété linguistique perçue comme étant plus légitime sont présents (Cadieux 2009; Fortin-Gauthier 2015).

Par la suite, comme une personne bègue, une personne ressentant de l'insécurité linguistique peut en venir à se construire une identité sociale négative. En effet, comme il a été souligné par Boudreau, les comparaisons du *chiac* avec les autres variétés linguistiques sont souvent négatives. Ainsi,

un locuteur ou une locutrice de cette variété de français pourrait développer, au fil des comparaisons sociales, la perception de ne pas parler comme il se doit et le désir de rejoindre la variété dominante et plus légitime à ses yeux, ce qui correspond à un désir de légitimer son identité (voir Boudreau 2016; Perrot 2006).

Ainsi, on constate que les impacts sociaux identifiés peuvent être présents, à différents degrés, chez les personnes vivant de l'insécurité linguistique en lien avec leur situation minoritaire comme chez les personnes bègues. Il est donc possible de penser que les personnes bègues vivant les conséquences sociales ressorties dans le présent article vivent, elles aussi, de l'insécurité linguistique. D'ailleurs, des sentiments accompagnant l'insécurité linguistique, tels que la honte (Corcoran et Stewart 1998; Ginsberg 2000), la fierté (Tubula Kabola 2018: 74-80) et un sentiment se rapprochant de la légitimation, c'est-à-dire un désir d'externaliser et de faire comprendre ce qu'est le bégaiement (Petrunik et Shearing 1983: 131), peuvent parfois se manifester chez les personnes bègues.

6. Conclusion et recherche future

En conclusion, des parallèles entre les personnes vivant de l'insécurité linguistique et les personnes bègues ont pu être établis concernant certains impacts sociaux associés à leur contexte social respectif, plus précisément en ce qui a trait à la discrimination, la socialisation langagière et la construction de l'identité sociale. En soulignant ces parallèles, la possibilité que les personnes bègues puissent elles aussi souffrir d'insécurité linguistique est soulevée.

Ainsi il serait pertinent d'approfondir la réflexion afin de comprendre plus précisément comment l'insécurité linguistique pourrait être vécue par les personnes bègues. En effet, l'insécurité linguistique est un concept très complexe, pouvant se manifester différemment d'une personne à l'autre (Francard 1997: 173-175). Ainsi, un projet de recherche future pourrait comparer la façon dont se manifeste ce sentiment chez des personnes bègues à ce qu'on observe chez une communauté en situation de minorité linguistique. En faisant ressortir les similitudes et les différences entre ces deux groupes, le concept d'insécurité linguistique pourrait être étudié sous un tout nouvel angle.

RÉFÉRENCES

ALAIN, Michel (2006) : Les influences sociales. *In* : VALLERAND, Robert J., dir. *Les fondements de la psychologie sociale*. Montréal : G. Morin.

ALLARD, Emily R. et WILLIAMS, Dale F. (2008) : Listeners' perceptions of speech and language disorders. *Journal of communication disorders*. 41(2):108-123.

AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION (2013). *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, Fifth Edition*. Arlington, VA : American Psychiatric Association.

BETZ, Ilana Roth, BLOOD, Gordon W. et BLOOD, Ingrid M. (2008) : University students' perceptions of pre-school and kindergarten children who stutter. *Journal of communication disorders*. 41(3):259-273.

BLANCHET, Philippe (2017) : *Discriminations : combattre la glottophobie*. Paris : Textuel.

BOUDREAU, Annette (1998) : *Représentations et attitudes linguistiques des jeunes francophones de l'Acadie du Nouveau-Brunswick*. Thèse de doctorat. Paris : Paris-X.

BOUDREAU, Annette (2009) : La construction des représentations linguistiques : le cas de l'Acadie. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*. 54(3):439-459.

BOUDREAU, Annette (2014) : Des voix qui se répondent : analyse discursive et historique des idéologies linguistiques en Acadie : l'exemple de Moncton. *Minorités linguistiques et société/Linguistic Minorities and Society*. (4):175-199.

BOUDREAU, Annette (2016) : *À l'ombre de la langue légitime, L'Acadie dans la francophonie*. Paris : Garnier.

BOURGUIGNON, David et DEMOULIN, Stéphanie (2011). Bégaiement et stigma social. In : PIÉRART, Bernadette, dir. *Les bégaiements de l'adulte*. Wavre, Belgique : Mardaga

BOURHIS, Richard Y. et GAGNON, André (2006) : Les préjugés, la discrimination et les relations intergroupes. In : VALLERAND, Robert J., dir. *Les fondements de la psychologie sociale*. Montréal : G. Morin

BRAULT, Michel (1969) : *Éloge du chiac*. Montréal : Office national du film du Canada.

CADIEUX, Marie (2009) : *Éloge du chiac - Partie 2*. Montréal : Office national du film du Canada.

COLEMAN, John (2011) : *The nature of adolescence*. London : Routledge.

COOPER, Eugene B. et COOPER, Crystal S. (1996) : Clinician attitudes towards stuttering: Two decades of change. *Journal of Fluency Disorders*. 21(2):119-135.

CORCORAN, Joseph A. et STEWART, Moira (1998) : Stories of stuttering: A qualitative analysis of interview narratives. *Journal of Fluency Disorders*. 23(4):247-264.

CORRIGAN, Patrick W., EDWARDS, Annette Backs, GREEN, Amy, et al. (2001) : Prejudice, social distance, and familiarity with mental illness. *Schizophrenia bulletin*. 27(2):219-225.

CRAIG, Ashley, TRAN, Yvonne et CRAIG, Magali (2003) : Stereotypes towards stuttering for those who have never had direct contact with people who stutter: A randomized and stratified study. *Perceptual and motor skills*. 97(1):235-245.

DANIELS, Derek E. et GABEL, Rodney M. (2004) : The impact of stuttering on identity construction. *Topics in Language Disorders*. 24(3):200-215.

DOODY, Irene, KALINOWSKI, Joseph, ARMSON, Joy, *et al.* (1993) : Stereotypes of stutters and nonstutterers in three rural communities in Newfoundland. *Journal of Fluency Disorders*. 18(4):363-373.

ERIKSON, Erik H. (1972) : *Adolescence et crise : la quête de l'identité*. Traduit par NASS, Joseph et LOUIS-COMBET, Claude. Paris : Flammarion.

FORTIN-GAUTHIER, Étienne (2015) : Des jeunes franco-ontariens jugés en raison de leur accent. ONFR+. <https://onfr.tfo.org/des-jeunes-franco-ontariens-juges-en-raison-de-leur-accent/>

FRANCARD, Michel (1997) : Insécurité linguistique. In : MOREAU, Marie-Louise, dir. *Sociolinguistique : les concepts de base*. Liège : Madaga.

GERTNER, Bethany L., RICE, Mabel L. et HADLEY, Pamela A. (1994) : Influence of communication competence on peer preferences in a preschool classroom. *Journal of Speech and Hearing Research*. 37(4):913-923.

GINSBERG, Amy Patra (2000) : Shame, self-consciousness, and locus of control in people who stutter. *Journal of genetic psychology*. 161(4):389-399.

GORDON, Neil (2002) : Stuttering incidence and causes. *Developmental medicine and child neurology*. 44(4):278-282.

HELLER, Monica (2002) : *Éléments d'une sociolinguistique critique*. Paris : Didier.

HULIT, Lloyd M., WIRTZ, Lauralee (1994) : The association of attitudes toward stuttering with selected variables. *Journal of Fluency Disorders*. 19(4):247-267.

JACKSON, Eric S, YARUSS, J. Scott, QUESAL, Robert W., *et al.* (2015) : Responses of adults who stutter to the anticipation of stuttering. *Journal of Fluency Disorders*. 45:38-51.

KALINOWSKI, Joseph S., LERMAN, Jay W. et WATT, James (1987) : A preliminary examination of the perceptions of self and others in stutterers and nonstutterers. *Journal of Fluency Disorders*. 12(5):317-331.

KLASSEN, Thomas R. (2002) : Social distance and the negative stereotype of people who stutter. *Journal of Speech Language Pathology and Audiology*. 26(2):90-99.

KRAAIMAAT, Floris W., VANRYCKEGHEM, Martine et VAN DAM-BAGGEN, Rien (2002) : Stuttering and social anxiety. *Journal of Fluency Disorders*. 27(4):319-331.

LANGVIN, Marilyn, PACKMAN, Ann et ONSLOW, Mark (2009) : Peer Responses to Stuttering in the Preschool Setting. *American Journal of Speech-Language Pathology*. 18:264-276

LOZON, Roger (2002) : Représentations et sentiments linguistiques des francophones du Sud-Ouest de l'Ontario et la reproduction des variétés de français. *Francophonies d'Amérique*. 14:55-70.

MACKINNON, Sean P., HALL, Shera et MACINTYRE, Peter D. (2007) : Origins of the stuttering stereotype: Stereotype formation through anchoring-adjustment. *Journal of Fluency Disorders*. 32(4):297-309.

MESSENGER, Michelle, PACKMAN, Ann, ONSLOW, Mark, *et al.* (2015) : Children and adolescents who stutter: Further investigation of anxiety. *Journal of Fluency Disorders*. 46:15-23.

MILLER, Saul L., MANNER, Jon K et BECKER, Vaughn (2010) : Self-protective biases in group categorization: Threat cues shape the psychological boundary between “us” and “them”. *Journal of personality and social psychology*. 99(1):62-77.

MOREAU, Marie-Louise (1997) : *Sociolinguistique : les concepts de base*. Paris : Mardaga.

PERROT, Marie-Ève (2006) : Statut et fonction symbolique du chiac : analyse de discours épilinguistiques. *Francophonies d'Amérique*. (22):141-152.

PETRUNIK, Michael et SHEARING, Clifford D. (1983) : Fragile facades: stuttering and the strategic manipulation of awareness. *Social Problems*. 31(2):125-138.

ROCHER, Guy (1992) : *Introduction à la sociologie générale*. LaSalle : Hurtubise HMH.

SCHIEFFELIN, Bambi (2007) : Langue et lieu dans l'univers de l'enfance. *Anthropologie et sociétés*. 31(1):15-37.

SIMON, Anne-Marie (2013) : Les élèves souffrant de bégaiement. In : ROMANO, Hélène, dir. *La santé à l'école*. Paris : Dunod.

TAJFEL, Henri (1974) : Social identity and intergroup behaviour. *Information (International Social Science Council)*. 13(2):65-93.

TAJFEL, Henri et BILLIC, Michael (1974) : Familiarity and categorization in intergroup behavior. *Journal of experimental social psychology*. 10(2):159-170.

TAJFEL, Henri et TURNER, John C. (1986) : The social identity theory of intergroup behavior. In : WORCHEL, Stephen et AUSTIN, William G, dir. *Psychology of intergroup relations*. Michigan : Nelson-Hall Publishers.

TICHENOR, Seth E. et YARUSS, J. Scott (2019) : Group experiences and individual differences in stuttering. *Journal of Speech, Language and Hearing Research*. 62(12):4335-4350

TRAJKOVSKI, Natasha, ANDREWS, Cheryl, ONSLOW, Mark, *et al.* (2009) : Using syllable-timed speech to treat preschool children who stutter: A multiple baseline experiment. *Journal of fluency disorders*. 34(1):1-10.

TUBULA KABOLA, Agathe (2018) : *Je bégaié... laissez-moi parler! Bien vivre avec le bégaiement*. Montréal : Éditions du CHU Sainte-Justine.

TURNER, John C. (1984) : Social identification and psychological group formation. In : TAJFEL, Henri, dir. *The Social Dimension: European Developments in Social Psychology*. Cambridge : Cambridge University Press.

VALLERAND, Robert J. (2006) : Le comportement d'aide : perspectives classiques et contemporaines. In: VALLERAND, Robert J., dir. *Les fondements de la psychologie sociale*. Montréal: G. Morin

VON TILING, Johannes et VON GUDENBERG, Alexander Wolff (2012) : Listener Perception Beliefs of Stuttering, Prolonged Speech and Verbal Avoidance Behaviors in People who Stutter. *Canadian Journal of Speech-Language Pathology and Audiology*. 36(3):204-219.

WHITE, Peter A. et COLLINS, Sara R. C. (1984) : Stereotype formation by inference: A possible explanation for the "stutterer" stereotype. *Journal of Speech, Language, and Hearing Research*. 27(4):567-570.

YAIRI, Ehud et AMBROSE, Nicoline (2013) : Epidemiology of stuttering: 21st century advances. *Journal of Fluency Disorders*. 38(2):66-87.